

**Prix des étudiants jurés – 3<sup>ème</sup> édition**  
**Lauréat de l’Espagne**

**Alexis Alonso Yanes** - Université de la Laguna (Canaries)

*Critique littéraire :*

***Le Mage du Kremlin de Giuliano da Empoli***  
Choix Goncourt de l’Espagne

Avec cette contribution, on se propose d’amorcer un commentaire critique sur l’œuvre qui a remporté le prix Goncourt le choix de l’Espagne de l’année 2023 et le prix de l’Académie française 2022-2023, de l’auteur italo-suisse Giuliano da Empoli, écrivain, journaliste ainsi que directeur général du think tank italien Volta. Il a précédemment occupé le poste de maire adjoint à la culture de Florence et a été conseiller politique de Matteo Renzi. C’est pourquoi il a pu acquérir, au cours de sa vie, une profonde connaissance des relations internationales qu’il a versées dans cette œuvre.

Vadim Baranov, ex-artiste devenu l’oracle de Delphes particulier du nouveau Tsar (Poutine), qui est en fait Vladislav Sourkov, ex-conseiller du Kremlin, y raconte sa vie. Avec son aide, l’ex-agent du KGB atteindra le pouvoir et traversera, indemne, les différentes crises qu’a subies la Russie. Grâce à un long dialogue autobiographique à caractère historiographique, la réalité de la Russie, avant et après l’apparition du « Tsar » dans la scène politique, nous est présentée. Le livre s’instituerait ainsi comme un manuel de référence de « Realpolitik », inspiré d’essais tels que *Le Prince*, de Nicholas Machiavel ou *Léviathan*, de Thomas Hobbes, entre autres.

*Le mage du Kremlin*, tout en étant un essai réussi pour approcher la science politique au lectorat néophyte, n’est pas qu’un guide de relations entre les pouvoirs et les peuples, mais une dénonciation. En effet, l’auteur y critique sévèrement le système autocratique qui gouverne actuellement la Russie et dont Poutine est l’autorité en chef. Tel que le présente l’auteur, celui-là, voulant sauver sa patrie du « chaos », s’est dressé, à notre avis, comme une sorte de nouveau Prométhée romantique. Or, au fil du temps, il est devenu l’un des dictateurs les plus impitoyables de notre ère, ayant le concours définitif du *Deus Machinae* qui sévit déjà dans notre monde (comme avait déjà avancé Orwell).

En tant que lecteur, je me suis senti interpellé par la question qui nous semble sous-jacente : est-ce que le monde - « un seul système nerveux » - aura toujours besoin des héros pour être sauvé de ce « pouvoir dans sa forme absolue » produit par les élites ? Ou l’humanité prendra, au contraire et à l’instar des Lumières, conscience de sa maturité (*sapere aude*), pour ainsi en finir avec l’apathie de commande (qui fait partie de l’enlaidissement du monde pour Le Brun), et devenir le maître assuré de sa liberté ?

Cette œuvre moitié roman moitié essai historique nous propose certes une réflexion qui se veut déjà une constatation désabusée de cette apocalypse technique qui fait office d’un dieu tout puissant. La seule issue qu’il nous propose semblerait être, hélas, l’amour personnifiée dans la fillette à Baranov, qu’il faut laisser vivre « au lieu de chercher à la maîtriser », puisque la « domination totale » que la petite exerce sur lui serait, d’après nous, l’ascendant probant de l’amour -aux antipodes de celui du pouvoir.